

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Depuis que le monde élégant a pris possession du boulevard Haussmann et du boulevard Malesherbes, il n'est pas d'endroit où l'on puisse voir de plus jolies toilettes qu'à Saint-Augustin, le dimanche à la sortie de la messe d'une heure. On y pourrait faire un véritable cours de modes nouvelles : avis aux personnes embarrassées sur le choix de leurs costumes de ville. Chaque dimanche, les mêmes hommes du monde qui se trouvent sous le péristyle de la salle Ventadour, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens, semblent s'être donné rendez-vous sur les marches de Saint-Augustin où la même curiosité semble les y attirer. Autrefois, c'était la Madeleine qui avait le monopole de contenir une société d'élite, mais, sous ce rapport, Saint-Augustin lui a fait le plus grand tort. Le jour de Pâques, il était presque impossible de pénétrer dans les églises pendant la matinée. Nous avons remarqué que, depuis quelque temps, les sentiments religieux se sont réveillés et que les églises sont beaucoup plus hantées qu'autrefois. L'élégance et la coquetterie n'ont rien perdu à ce redoublement de piété, les femmes ayant l'art de faire tourner à leur profit tous les événements.

Nous allons donc détailler à nos lectrices les plus jolies toilettes remarquées à Saint-Augustin à la sortie de la messe d'une heure, que l'on appelle la messe des élégantes.

Une mère et ses deux filles nous ont paru charmantes avec leurs costumes printaniers. La mère portait un costume de laine et faille biche et marron ; le jupon de faille marron garni devant, dans le bas, de petits volants froncés en laine (couleur biche) bordés d'un biais liséré, arrondis en tablier ; derrière, série de volants plissés et froncés montant jusqu'à la ceinture, les volants plissés en faille et les volants froncés en laine. Echarpe de crêpe de Chine marron frangée bordant la jupe devant et venant s'attacher derrière en un gros nœud à longs et larges pans.

Corsage à gilet de faille devant et à basques plates derrière, ornées d'un plissé de faille. Petit mantelet croisé devant, retenu derrière à la taille, en cachemire de l'Inde de même teinte grise que le costume, garni d'une ruche de plumes marron ; haut col de plumes marron donnant beaucoup d'élégance à ce costume printanier. — Chapeau de paille marron bordé de velours avec diadème de fleurs variées.

Les deux jeunes filles, habillées de même, portaient des tuniques de cachemire bleu pâle, drapées très-en arrière sur des jupes de faille bleu marine ; ces jupes garnies dans le bas de deux petits volants froncés et à tête. Cuirasse de faille bleu marine et manches de cachemire bleu pâle ; col montant au corsage et collerette de dentelle à l'intérieur. — Chapeau de paille belge garni d'une écharpe de crêpe de Chine bleu foncé ; couronne de paquerettes en dessous. — Rien de plus frais et de plus jeune que ces deux toilettes.

Une fort jolie jeune femme, nouvellement mariée, portait un costume réséda de deux tons, en faille et tissu indien ; le jupon orné de volants et de ruches. La tunique très-courte, drapée et nouée en écharpe derrière. Corsage à longues basques carrées devant formant confection, boutonné de côté en plastron ; jabot de valenciennes et haute collerette de même dentelle. — Chapeau composé d'un diadème de

violettes teintées avec trains de violettes retombant derrière sur le chignon et faisant un chapeau uniquement en violettes ; écharpe de dentelle ramenée devant en brides.

Quelques robes de faille noire, ornées de bleu pâle, de vert d'eau, de mauve et de gris-perle, nous ont paru d'actualité ; ces robes, complétées par un fichu ou une écharpe de dentelle noire, constituent des toilettes de demi-saison du meilleur goût. Nous les recommandons aux femmes économes : il suffira d'enlever la soie claire, lorsqu'elle sera fanée, pour re-



P. N° 202. — CHAPEAU ISABELLE.

Modèle de mesdames MORAN Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

trouver une robe simple et agréable à porter en tout temps.

Les écharpes de crêpe de Chine sont fort en vogue cette saison ; on en fait de spéciales pour chapeaux, qui ont largeur et longueur voulues et qui, mélangées de fleurs, produisent le plus heureux effet du monde. Quant aux écharpes pour robes, qui mesurent 2^m,60 de longueur et 45 centimètres de largeur, elles se posent sur les robes en tuniques ou bien en ceinture ; on en fait des petits burnous coquets ; elles ont aussi beaucoup de genre posées simplement en écharpes comme autrefois, emprisonnant les épaules, croisant sur la poitrine et retombant derrière en ceinture. Les écharpes conviennent tout particulièrement aux jeunes filles et jeunes femmes minces.

Les polonaises se portent encore, mais très-longues devant, et conviennent aux tissus très-légers qui se portent sur transparents de couleur ; pour costume de voyage, il n'y a pas de forme qu'on puisse leur préférer, surtout flottantes devant, ornées de nœuds de ruban et ajustées derrière.

Les grands couturiers ne font plus de tuniques : la robe la plus nouvelle est à tablier devant avec traîne unie et pouff accentué soutenu par une large ceinture ou de gros nœuds d'étoffe pareils à la robe, mais doublés de faille de teinte claire ; les trains sont presque toutes unies, mais les tabliers sont surchargés de garnitures ; les bouillonnés en travers ont un grand succès, et les quilles remontantes de chaque côté se composent de coquillés et de nœuds de ruban.

Interrompues pendant une semaine au plus, les réceptions vont être encore plus brillantes ce printemps que pendant le carnaval. Les robes de mousseline blanche, ornementées de larges entre-deux et de hautes valenciennes sur transparents de teintes nouvelles, et les robes de gaze de Chambéry doivent remplacer les riches étoffes de satin, de velours et de brocaft adoptées cet hiver pour toilettes de bal.

LOUISE DE TAILLAC.

Description de la planche P. n° 302.

(Voy. page 169.)

Chapeau *Isabelle* en tulle noir brodé de grosses perles de jais, et découpé tout autour en dents pointues. Guirlande de feuillage d'un vert gris encadrant la calotte ; par derrière larges coques de velours noir brodé de jais mélangées de trois pavots à larges corolles.

Description de la planche coloriée n° 1138.

1. Costume de cachemire d'Écosse gris nouveau et de faille noire. Devant du costume. Jupe de faille garnie d'un volant de 50 centimètres surmonté d'un bouillonné et d'une tête tuyautée. Tunique boutonnée de côté, bordée de faille noire et ornée de boutons argentés. Corsage également boutonné de côté avec deux poches de côté et une sur la poitrine, bordé de faille, boutons argentés. Collet de faille très-élevé formant col montant et rabattu. Manches garnies dans le bas d'un revers de faille remontant et d'un autre de cachemire gris, tombant et retenu par des pattes boutonnées. — Chapeau de paille anglaise garni de faille noire, d'une plume grise et d'une guirlande de fleurs.

2. Même costume vu de dos. La tunique droite, fendue et bordée de faille noire ; la basque de derrière forme un double gros pli d'un seul côté retenu par de larges boutons ; les petits côtés se prolongent sur la jupe et simulent de larges poches sur un double pan de faille qui relève la jupe. — Nœud ornant le collet derrière.

3. Confection de demi-saison en drap léger, ornée d'une frange de laine à boules espagnoles. Cette confection est taillée de façon que le côté gauche soit beaucoup plus long et vienne se rattacher dans le dos, sous une applique de passementerie assortie. Jupe de faille unie et

à traîne, corsage à basques — gilet devant et postillon derrière. — Chapeau de paille anglaise à passe relevée, bordé de velours avec plume rejetée derrière et aile naturelle de côté. — Bottines mordorées.

4. Robe de sultane mauve, la jupe ras-terre, plissée devant et garnie derrière de volants francs montants jusqu'à la taille. Corsage-cuirasse. Paletot habit en faille noire entourée de plumes frisées ; ce paletot cintré par derrière tombe droit devant en écharpe, poche simulée sous le bras et garnie de boutons. Manches à revers mousquetaire avec plumes frisées et boutons artistiques. — Chapeau de paille fantaisie avec touffe de fleurs des champs et plume mauve, barbe de dentelle ramenée devant et nouée. — Bottines de chevreau glacé.

5. Robe de foulard croisé paille, la jupe garnie dans le bas de trois petits volants plissés, corsage ouvert en châle et à gilet. Confection de sicilienne noire formant fichu écharpe. Ce fichu est complété devant par des basques se rattachant derrière, sous les pans de l'écharpe ; une chicorée de faille et une riche guipure garnissent cette élégante confection. Collet de guipure suivant le mouvement du fichu. — Chapeau haut de forme garni tout autour d'un bouillonné de faille bleue, la passe relevée d'un seul côté par un nœud noir retenant une aile bleue et une plume blanche. — Bottines mordorées.

6. Même toilette vue de face.

LES DERNIÈRES COURSES

La quatrième réunion des courses d'Auteuil a été la répétition de celles qui l'ont précédée : beaucoup de monde à l'intérieur du champ, les tribunes bien remplies, et à l'enceinte du pesage affluence de turfistes, parmi lesquels bon nombre de notoriétés du Jockey-Club, mais peu de femmes du monde.

À la vérité, la période de l'année dans laquelle ces courses ont eu lieu n'est pas favorable au déploiement des toilettes. On craint les brusqueries atmosphériques de la saison. En avril, les modes ont un caractère plus décidé ; ce qui convient à cette époque peut également convenir aux mois suivants, tandis que les modes de mars ne pourraient avoir qu'une durée éphémère. C'est ainsi que s'explique l'éclat des toilettes qui se montrent habituellement aux courses de Longchamps, et par conséquent l'empressement des femmes du monde à y assister : *spectant ut spectantur*.

Mais il y a des femmes chez qui le sentiment de la bonne élégance est si naturel, qu'elles parviennent en ce moment à se tirer victorieusement de la difficulté, en se faisant des toilettes charmantes, sans pour cela laisser de côté le vêtement d'hiver, toilette de goût, qui plaît par sa distinction et dont le souvenir reste.

De ce nombre, celle de madame de Saint-Roman, qui se composait d'une robe de cachemire gris-perle, garni de grèbe, et d'un veston croisé et boutonné de côté ; la même fourrure se reproduisant au bas de la jupe. Chapeau noir et gris, surmonté d'une plume en diadème ; manchon en grèbe correspondant à la fourrure. Jolie toilette portée avec une gracieuse simplicité.

La jeune et très-jolie comtesse de Martel avait une robe de cachemire blanc, garnie d'une fourrure russe d'une teinte blanchâtre, parfaitement assortie à celle de la robe, posée en petits carrés, et dont le centre était relevé par une houppe jaune ; corsage très-adhérent et dessinant une taille exceptionnellement svelte. Chapeau noir, plume verte.

Autres charmantes remembrances :

Une robe de velours violet à beaux reflets soyeux, ornée de fourrure. Chapeau surmonté et enveloppé de plumes violettes, dominées par une aigrette jaune ; voile long.

Robe et polonaise de velours marron ; corsage avec brande-

bourgs à olives; la polonaise avec grandes manches. Chapeau de velours noir, plumes de même couleur, et campé d'un petit poignard au côté gauche.

Robe de soie noire avec écharpe à raies blanches et noires; tournure élégante, démarche distinguée.

Enfin une robe mi-partie velours et soie noire; corsage en corselet dessinant une jolie taille; cheveux blonds, tombant en longues spirales sur les épaules. On allait à cette toilette pour la mieux voir, et parvenu à ses côtés, on ne regardait que le joli visage de celle qui la portait.

L. S.

ON NE PASSE PAS

Dans les théâtres de Paris, — dans ceux de province également, — pendant le cours des représentations, on a constamment à se plaindre du sans-*façon* avec lequel certaines personnes dérangent les autres en arrivant tard dans la salle et en voulant gagner leur place, soit aux balcons, aux premières galeries, soit à l'orchestre. On dirait que nos mœurs démocratiques tendent à rendre ces sortes d'indiscrétions de plus en plus fréquentes. Il est même à craindre que la chose ne devienne habituelle et ne tourne en une ridicule affectation si les directions ne se décident à intervenir à l'aide d'une réglementation quasi officielle, ou mieux encore si le public lui-même ne se fait justice en s'opposant formellement à laisser passer celui qui tenterait de gagner sa place quand la pièce est commencée.

Il ne faut pas qu'un monsieur qui s'est oublié dans une conversation au foyer, ou qui a diné à une heure indue, ait le droit d'importuner trente ou quarante autres personnes qui ont eu, elles, la convenance d'arriver et de se placer dans les limites indiquées pour la représentation.

Ceci rentre essentiellement dans la pratique des libertés de bon aloi, de celles dont on peut user sans préjudice pour les autres. Un autre détail relatif également à la tenue du monde dans les salles de spectacle, apporte une preuve nouvelle que nous perdons de plus en plus le sentiment du respect d'autrui: c'est l'empressement que mettent certaines gens, avant la fin de la pièce qu'on joue, de se lever de leur place pour gagner la porte de sortie. Cette inconvenance est une cause de trouble dans la salle et sur la scène; elle empêche qu'on entende une grande partie du dialogue ou du morceau final de la pièce, et les acteurs sont tellement importunés par le bruit qui se fait autour d'eux, qu'ils pourraient fort bien, sachant qu'on ne les entend ou qu'on ne les écoute pas, se dispenser d'achever leur rôle.

Il y a dans de pareils procédés tout à la fois abus et inconvenance, et nous estimons que le public comme il faut a très-grand tort de les tolérer! Qu'il se regimbe contre les indiscrets, et que chacun, s'appliquant à faire respecter une consigne d'ordre dise nettement à celui qui voudrait l'enfreindre: *On ne passe pas.*

La politesse exprime le fleur de la civilisation. Cette fleur de courtoisie, la France la possédait dans le temps de sa monarchie; elle était renommée entre toutes les nations pour sa politesse qui n'était pas seulement le privilège du grand monde chez elle, mais qui s'étendait à toutes ses classes, nous n'osons pas dire à toutes les couches sociales. Les révolutions ont amoindri ce caractère qui était presque un monopole pour la France, et qui s'était si bien incarné dans nos mœurs qu'il allait presque à l'exagération dans son expansion. La politesse et l'esprit des convenances, entendons-nous bien, restent toujours l'attribut invariable de notre beau monde, mais ils se di-

minuent et s'oblitérent dans une certaine zone, ainsi que nous en donne fréquemment la preuve la tenue de nos Assemblées législatives. La dignité et la politesse étant d'inséparables sœurs, rien ne ravalerait plus à la longue notre dignité dans le réalisme du non-savoir-vivre que des habitudes de violences, des indiscrétions de sans-*façon* et les vivacité du langage. Ne serait-ce pas dommage, en effet, si, au lieu de rester un pays gentilhomme comme son passé monarchique l'a faite, la France devenait un pays grossier et malotru? Il ne s'agirait peut-être, pour ne pas en arriver là, — ce n'est ici qu'une opinion toute personnelle, — que de rendre au pays une organisation plus en rapport avec ses inclinations primitives et son goût instinctif pour la vie courtoise, digne et élégante.

Le milieu dans lequel on vit, les bonnes façons, les allures de convenances qui viennent d'en haut, agissent infailliblement sur les mœurs et les habitudes générales. La cour de Louis XIV avait universalisé le bon ton et la politesse dans toute la France. Elle ne les a pas oubliés complètement et elle s'en ressouviendrait bien vite si l'occasion lui en était rendue. Pour son honneur et dans l'intérêt de la réputation qui lui a été faite en Europe, on doit espérer que ces bouffées de vulgarités se dissiperont et que les accès que nous remarquons ne seront que temporaires. N'oublions pas que si la politesse, comme le dit Labruyère, fait paraître l'homme au dehors tel qu'il devrait être intérieurement, l'impolitesse doit produire le même effet.

Un spirituel écrivain, qui avait connu l'*ancien régime*, disait avec une profonde intuition que rien n'était si effrayant que de voir les Français dépourvus de politesse, de galanterie et d'agréments. « Quand ils sont sans grâce et sans gaieté, c'est une chose tellement contre nature, qu'il semble que l'on pourrait déclarer que la *patrie est en danger.* »

« Les Français, ajoutait-il, ne redeviendront heureux qu'en redevenant aimables; ils en sont loin. Mais si quelquefois ils négligent leurs avantages, ils ne les perdent pas; et dans tous les genres ils peuvent toujours aisément les reprendre. »

On dirait ces lignes écrites à l'adresse de notre génération.

Eugène CHAPUS.

A PROPOS DE BAL

Dans un roman qui a paru dernièrement chez Dentu, sous ce titre: *Un homme d'argent*, M. Adrien Decourcelle a retracé les tribulations d'un *Parvenu*.

Au nombre de ces tribulations figure un grand bal que le banquier Rigaud s'est décidé à donner, quoiqu'il ne se soit pas fait d'illusion sur l'agrément qui en résultera. Nos lecteurs nous sauront gré de les initier aux préparatifs de ce bal, dont les détails sont d'une vérité assez amusante.

Laissons parler l'auteur:

Nous ne ferons qu'esquisser les ennuis préparatoires: la difficulté de savoir si l'on peut se dispenser d'inviter un tel, sans le faire trop crier, ou si l'on peut l'inviter, sans faire crier les autres.

Si l'on convie la famille X..., daignera-t-elle venir? et que dira-t-elle si on ne la convie pas?

Faut-il s'arranger de façon à avoir trop de monde ou à n'en avoir que la quantité raisonnable?

Dans le premier cas on criera à la cohue... et au désert dans le second. On dira que Rigaud n'a pas su remplir ses salons et qu'il est ridicule de donner une fête, quand on n'en a pas les éléments, et ainsi de suite.

Pendant les trois jours qui ont précédé, la maison a eu l'air d'une ville prise d'assaut, où le fleuriste, le marchand de comestibles, le chef d'orchestre, le glacier, le pâtissier et le tapissier ont régné en maîtres, bousculant tout, sous prétexte de tout agencer. Et quand Rigaud voulait dire son mot, on lui faisait observer, avec un respect ironique, qu'il n'entendait rien à ce genre d'affaires; que c'est ainsi que l'on avait fait chez la duchesse de B... et chez la princesse de C..., qui, Dieu merci, ont l'habitude de ces choses-là, etc.

Mais passons sur toutes ces petites misères. Le tapissier et le fleuriste ont terminé leur œuvre; et, des salons de Rigaud, qui avaient leur cachet, ils ont trouvé moyen de faire des pièces qui ne ressemblent plus à rien, à force de ressembler à tout.

Chevet a fini par s'entendre avec Strauss et par établir son buffet là où l'orchestre eût été beaucoup mieux placé.

Le vestiaire est organisé; les bougies commencent à couler en minces filets dans les bobèches, en attendant qu'elles s'épanchent en cascades sur les chignons de ces dames et sur les crânes de ces messieurs.

Rigaud venait de faire le tour de ses salons pour voir si tout était en ordre...

Quelle chose étrange pour le maître de la maison que l'aspect de son appartement disposé pour un bal quand personne n'est encore arrivé!

D'abord, comme on a mis au grenier tous les meubles inutiles, c'est-à-dire ceux qui donnent la vie à la maison, l'appartement prend des proportions gigantesques; le salon a l'air d'une halle et le plus petit boudoir prend les proportions d'un salon.

Puis, ces flots de lumière qui brillent dans le désert ont quelque chose à la fois de criard et de lugubre qui fait moins songer à une kermesse qu'à une chapelle ardente. Et quand il est là, seul, errant dans les salles vides, en attendant ses invités, un maître de maison offre certainement un des aspects les plus baroques qu'il soit donné de contempler.

C'est comme l'âme en peine du plaisir!...

Enfin, comme il est convenu qu'il est de mauvais goût d'entrer le premier dans un bal, c'est à qui viendra le plus tard.

Si bien qu'il arrive toujours un moment où l'amphitryon commence à croire qu'il n'aura personne, et où il lui passe par la tête les idées les plus biscornues :

— L'imprimeur se serait-il trompé de date?

Et il va consulter les invitations qui lui restent.

— Non, c'est bien pour aujourd'hui!..... C'est inconcevable!..... Attendons encore!...

Le premier invité arrive enfin...

Et, à ce propos, nous ferons observer au public que, comme il faut toujours que quelqu'un arrive le premier, il serait beaucoup plus simple d'aller au bal quand on est prêt; sinon, d'aller se coucher, la seule chose dont on ait véritablement envie, à l'heure où l'on se rend au bal aujourd'hui.

Adrien DECOURCELLE.

LA VIE PARISIENNE

Jusqu'à la veille de la semaine sainte, les salons ont tenu leurs lustres allumés: c'est assez dire qu'on n'a, durant le carême, donné que fort peu de temps aux jeunes et autres mortifications.

Avec Pâques, le mouvement mondain a repris plus accentué que jamais. Outre les bals qui d'avance étaient annoncés, la vie parisienne a eu plusieurs lundis et bon nombre de soirées,

avec accompagnement de musique, de sauteries et de fins soupers.

On voit que tout n'est pas perdu à Paris pour le plaisir!

Discussion grammaticale :

Un bas bleu s'informait de la santé du romancier L... Celui-ci lui dit qu'il était enrhumé.

— Je *la* suis aussi, répartit le bas bleu.

— Il me semble, madame, objecta le romancier, que, selon les règles de notre langue, il faudrait dire : *je le suis*.

— Vous direz comme il vous plaira, conclut la femme de lettres; mais, pour moi, je croirais avoir de la barbe, si je disais autrement.

Une autre femme aux bas d'azur et aux doigts tachés d'encre vient de terminer un long roman sentimental.

— Quel travail! disait-elle; j'en suis épuisée.

— Ce qui m'étonnerait, grommela le mari, c'est que la première édition pût jamais en dire autant!...

Une bonne vieille avait manqué d'être écrasée par la chute d'un calvaire qui était tombé de vétusté. Quand le nouveau fut planté, elle alla comme de coutume y faire sa prière; mais elle se tint un peu plus à l'écart en disant :

— Excusez, mon bon Dieu, si je n'approche pas de plus près; mais c'est que j'ai failli être écrasée par défunt monsieur votre père.

La logique implacable des enfants est le supplice des grandes personnes. Nous n'en voulons pour preuve que ce bout de conversation, récemment saisi au passage :

— Dis donc, mon papa, qui est-ce qui fait pleuvoir?

— Le bon Dieu.

— Ah!... Et pourquoi qu'il fait pleuvoir?

— Pour faire pousser les légumes.

— Alors pourquoi qu'il pleut dans la cour?

Silence et embarras du père... Puis, quelques instant après :

— Dis donc, mon papa, qui donc est mort, que le vendredi saint toutes les églises étaient tendues en noir?

— C'est le bon Dieu qui est mort!

— Eh bien, alors pourquoi qu'il pleut???

Les membres du Jury de peinture ne savent, paraît-il, où donner de la tête en ce moment. Ils reçoivent chaque jour une avalanche de lettres de recommandation.

En voici une qu'un de ces juges redoutés nous a montrée :

« Monsieur,

» Je vous supplie de recevoir mon tableau.

» Si vous ne le faites pas pour moi, faites-le pour ma femme. Elle m'a avoué hier que si ma toile était refusée, elle en mourrait de chagrin.

» Votre dévoué,

» BALANDARD. »

Même lettre a été adressée à tous les membres du Jury.

A. Z.

LES CONCERTS SPIRITUELS

Cette année, comme de coutume, la semaine sainte a donné le signal des concerts spirituels. On sait que, le temps de Pâques venu, le théâtre emprunte à l'Église les chefs d'œuvre de la musique sacrée. Là où, la veille encore, M. Scribe commandait en maître et rimait comme il pouvait, on n'entend plus que les *Domini vobiscum*, les *Kyrie eleison*, les *Alleluia* et les *Amen* les plus dévots. C'est une lutte entre le Théâtre-Italien, l'Opéra-Comique, le Conservatoire et les deux Cirques.

Mais si nous avons des concerts spirituels une fois l'an, nous n'avons plus le Concert spirituel qui était une institution régulière, dont la renommée s'étendait dans toute l'Europe.

Le concert spirituel, fondé en 1725 par Philidor, musicien de la chambre du roi, a fonctionné jusqu'à la Révolution.

Il tenait ses séances aux Tuileries, alors inhabitées. On lui avait d'abord concédé la salle des Maréchaux, dite alors salle des Suisses, laquelle était située au premier étage du pavillon de l'Horloge. Ce n'est que dans les derniers temps qu'il s'installa dans la salle des Machines, occupant la partie du palais actuellement démolie, qui confinait au pavillon de Marsan.

Le concert spirituel avait lieu tous les jours fériés, où, par scrupule religieux, l'autorité faisait fermer les théâtres. Ces relâches forcés, — qu'on a réduits de nos jours au seul soir du vendredi saint, — étaient nombreux. Alors, tout ce qu'il y avait à Paris de musiciens et d'amateurs de musique disponibles se réfugiait aux Tuileries pour y entendre des motets, des psaumes, des symphonies, des concertos.

Voici, d'ailleurs, à l'usage des curieux, le programme du premier concert spirituel :

CE 18 ^{ME} DE MARS 1725	
à 6 heures du soir	
CONCERT SPIRITUEL	
AU CHATEAU DES THUILERIES	
Suite d'airs de violon.....	de M. de La Lande.
Caprice.....	de M. de La Lande.
Confitebor.....	de M. de La Lande.
La nuit de Noël, concerto.....	du signor Corelli.
Cantate Domino.....	de M. de La Lande.

La Lande, dont le nom est quatre fois répété sur ce programme, était en effet un homme considérable par le mérite réel de ses compositions autant que par le poste d'organiste de la chapelle du roi, qu'il a occupé pendant quarante-cinq ans sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Il était le grand maître de la musique religieuse, comme Lulli était celui de la musique profane.

Mais laissons pour aujourd'hui le sieur de La Lande.

Le concert spirituel, comme nous l'avons dit, tenait ses séances aux Tuileries une vingtaine de fois par an, les jours de la Chandeleur, de l'Annonciation, de l'Ascension, de l'Assomption, de la Toussaint, pendant la quinzaine de Pâques aussi.

Le *Mercur de France* de 1725 va nous renseigner sur la décoration de la salle des Maréchaux appropriée à ces fêtes musicales :

« On a construit, pour placer les symphonistes (l'orchestre) et ceux qui doivent chanter, une espèce de tribune en amphithéâtre, appuyée contre le mur qui est du côté des appartements, élevée de 6 pieds, sur 36 de face et 9 de profondeur.

Cette tribune, où l'on monte par un petit perron, et qui peut contenir au moins soixante personnes, est fermée par une balustrade rehaussée d'or dont les balustres, en forme de lyre, sont posés sur un socle peint en marbre. Tout le mur sur lequel la tribune est adossée est décoré d'une perspective de très-bon goût, qui représente un magnifique salon, et qui offre un point de vue fort agréable... Ce salon est éclairé par douze lustres et par quantités de girandoles garnies de bougies. »

Le succès du concert spirituel fut constant, et il en faut voir la preuve dans les concurrences qui lui furent opposées, notamment dans le concert des amateurs (hôtel Soubise, rue de Paradis-du-Temple, puis plus tard, rue Coq-Héron, sous le nom de Loge olympique).

La Révolution survint et engloutit le concert spirituel avec la Loge olympique et bien d'autres institutions.

Ce n'est qu'en 1805 que le Théâtre-Italien reprit pour son compte la tradition du concert spirituel, et il ne manqua point, dans la suite à la louable habitude de faire entendre quelques chefs-d'œuvre de musique sacrée pendant la semaine sainte.

Albert de LASALLE.

THÉÂTRES

GYMNASÉ. — MM. Labiche et Duru viennent de donner une comédie en trois actes qui a fort amusé le public du Gymnase; elle porte la marque caractéristique de la plupart des productions du premier de ces auteurs, et elle est construite sur une idée de comédie fine et originale. *Madame est trop belle!* d'abord, oui; car madame, c'est mademoiselle Angelo, une des plus jolies actrices de Paris, et l'on peut être assuré qu'elle n'a eu aucun mal à se donner pour justifier le titre de la pièce.

Enfin, madame est si belle qu'on ne s'occupe que de l'admirer et de chercher à lui plaire; si bien que la jeune femme, éniivrée, est toute à ses succès et à ses adorateurs et pas du tout à son mari. C'est alors que celui-ci reconnaît qu'il lui vaudrait mieux avoir une femme moins jolie, plus à l'abri des tentations dangereuses et moins exposée aux assauts des indiscrets, des audacieux. Oh! oui, madame est trop belle!

Et pour comble d'amertume, le pauvre mari délaissé s'aperçoit qu'un sien petit cousin fait sérieusement la cour à sa femme, et qu'il n'est peut-être pas éloigné de découvrir le chemin de son cœur. Mais le mari n'est point un sot, et au moment où le jeune amoureux, voulant faire un grand pas, va se brûler la cervelle, il trouve moyen de le rendre ridicule en montrant à sa femme que le pistolet n'est pas chargé.

Le mari est sauvé... pour cette fois; mais il est à craindre, avec une femme si belle, qu'il n'y ait bientôt quelque nouveau cousin à écarter.

BOUFFES-PARIISIENS. — Les *Parisiennes*, présentées sous forme d'opérette en quatre actes par MM. Moineaux et Koning, n'ont pas trouvé grâce devant le public. Livret et partition ont été également condamnés par ce juge sévère.

Nous ne chercherons pas à défendre le livret qui est réellement très-faible, mais nous croyons que l'auteur de la musique, M. Vasseur, a droit aux circonstances atténuantes. Il a écrit une chanson auvergnate très-réussie, dite à ravir par madame Judic, et ce n'est pas la faute de madame Peschard si certaine valse, un peu moins bien traitée, n'a pas également échappé au naufrage.

POP-FROG.

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 408).

Robe en faille nuance gris mode et mastic. Le devant de la jupe en faille mastic forme tablier coulé jusqu'aux volants du bas. Le devant est séparé du lé de côté par un volant formant trois plis de distance à

gris mode doublées de faille mastic. Le devant du corsage, nuance mastic, à un double revers mode bordé d'un passepoil mastic. Manche coulé comme le devant de la jupe avec revers foncé retenu par un



TOILETTE DE PROMENADE
Modèle de la maison Jourdan et Aubry.

autre. Le lé de côté est cousu au lé de derrière en formant des plis en travers. Le derrière de la jupe, en faille mode, est monté de façon à former pouff. Le corsage gris mode, par derrière, forme deux basques à plis creusant du milieu, d'où s'échappe un flot de coques de faille

nœud des deux tons. — Chapeau en gros grain mastic orné de la même étoffe nuance mode; touffe de plumes des deux tons, et dessous, guirlande de chèvrefeuille.

Bottines nuance mastic.

ant du corage, sans
composé marie. Boute
ers touz retenu par u



astie orné de la min
lons, et d'ornes, po-



André

A Levy imp. de Paris 66.

LE MONITEUR DE LA M

Paris, rue Richelieu 22

*Modèles des M^{mes} Hermantine Du Riez & Maloy, M^{me} de ...
 Plumes et Fleurs de Perrot-Petit & C^{ie} - Coiffure Régente de M^{me} ...
 Parfums de Pinand & Meyer, 13, des Halles, M^{me} ...*

Entered at Stationer's Hall.



M. Goubaud et Fils Ed^{rs}, Paris

1138

LE MONDE DE LA MODE

Chelieu, 92.

des de M^{me} Brunhes & Hunt, Rue Meyerbeer 4.

Seura, 2, Rue de la Harpe 12 - Foulards du Comptoir des Indes, Boul. St. Sebastien 129.

GaULOISE de M^{me} V. Rolande, r. de Provence 4.

LONDON - M. Goubaud & Son 20, D'Arny-street Street Covent Garden W.C.

Deuxième et troisième. — Bo
table de pièces de fait



Une Toque de dentelle no
suspens blanches moule
sage plus devant et fer

DESCRIPTION DE LA TOILETTE (PLANCHE G. N° 409).

TOILETTE DE SOIRÉE. — Robe de faille bleu pâle, la jupe garnie devant
tablier de plissés de faille et de bouillonnés de tulle bleu posés en

et d'une dentelle noire. Manches composées de plissés de faille, de bouil-
lonnés de tulle bleu et de dentelle noire; ruche de tulle bleu et dentelle



TOILETTE DE SOIRÉE

Modèle de M^{me} Hermantine Du Riez (8, rue Halévy).

biais. Tunique de dentelle noire, drapée de côté avec longues trains de
marguerites blanches montées sur feuillage aquatique. Corsage à longues
basques plates devant et formant pouff, orné d'une ruche de tulle bleu

noire autour du décolleté du corsage. — Coiffure composée d'une mar-
guerite blanche et d'une longue plume bleue rejetée derrière. — Souliers
de faille bleue à talons Louis XV.

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Le nouveau-venu, tant par sa naissance que par sa présence insolite à cet endroit, ne pouvait, de prime abord, inspirer que la méfiance.

Tom et John avançaient toujours, tenant le jeune Hindou.

Son costume, composé d'oripeaux multicolores, participait des éléments les plus divers que lui avait fournis le hasard. Il avait une douzaine d'années, ce qui, nous l'avons déjà dit, correspond à quinze ou seize ans dans nos climats tempérés. Son teint offrait la nuance du bronze artistique de Florence. Il tenait entre ses deux bras nus, croisés sur la poitrine, une gerbe de fleurs de sirakis, de cactus et d'autres plantes répandues dans les forêts de l'Inde avec une profusion qui tient du prodige.

Peu soucieux des regards attachés curieusement sur lui, le jeune paria cheminait d'un pas ferme. Une secousse l'avait déjà débarrassé de ses deux gardiens.

Arrivé devant miss Henriette, les fleurs dont la masse flottante cachait le visage de l'Hindou tombèrent de ses mains; en même temps, ses bras violemment écartés achevaient de protester contre l'humiliante surveillance des deux Mozambiques.

A sa vue, un cri où le plaisir s'unissait à la surprise échappa à la fille du négociant anglais.

— Bengali!

— Petit muet! ajoutèrent John et Tom, du même ton qu'ils auraient mis à dire: un serpent!

Chaque personne autour de miss Henriette, sir William comme tout le monde, ne revenait pas d'un vif étonnement.

— C'est à toi, mon enfant, que ce garnement destinait ces fleurs?

Pour toute réponse, la jeune créole s'écria alors:

— C'est vrai, mon père... et vous aussi, good Anna... et vous aussi, mon frère... vous ignorez une histoire qui remonte à près d'un mois.

— Quelle histoire?

— Elle n'est pas longue... Je vais vous la raconter... Pendant ce temps, Bengali prendra sa part, avec Tom et John, des reliefs du déjeuner.

— Hum! sa part!... notre part! grognait Tom, pendant que son camarade faisait une horrible grimace.

Mais quelle que fût leur déception, les deux nègres ne pouvaient se dispenser d'obéir. Certes, s'ils n'eussent écouté que leur antipathie, au lieu de boire et de manger nez à nez avec le rejeton d'une race maudite, ils auraient préféré ne rien prendre; mais en Orient, comme ailleurs, ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Un moyen unique restait aux Africains de témoigner leur mépris au jeune paria: c'était de tordre et d'avalier assez vite les délicieux restes pour qu'il en trouvât le moins possible au bout de sa fourchette.

— Eh bien, Henriette! et cette histoire? demanda Edgard à sa sœur.

— La voici.

Et miss Davidson, s'étant recueillie un instant, commença un récit que l'on peut réduire à sa plus simple expression de la manière suivante:

III

Le récit de miss Henriette.

Un jour, miss Henriette, après quelques tours de promenade au jardin, céda au sommeil, près d'une clôture végétale, au delà de laquelle s'allongeait la route qui mène de Barrack Poor à Calcutta.

L'heure du dîner approchait, on appelait la jeune fille. Son silence faisant craindre un retard, plusieurs domestiques avaient quitté la maison. Ils se répandirent séparément dans les allées du jardin.

— Miss! miss!... crièrent-ils, venez! venez vite! On n'attendra bientôt plus que vous pour se mettre à table!

En se réveillant au bruit des voix lointaines, la jeune Anglo-Indienne vit passer rapidement une ombre; or, cette ombre avait l'air de quitter l'endroit même où elle, miss Henriette, s'était endormie. Aussitôt une pensée lui vint:

— Un étranger s'est clandestinement introduit dans les dépendances de l'habitation... il se voit découvert ou près de l'être... il cherche à fuir... c'est un malfaiteur!

Tout à coup, les cris des domestiques lui apprirent non-seulement qu'elle ne se trompait point, mais que le fugitif était en leur pouvoir.

On ne parlait de rien moins que de le livrer à la justice, laquelle, dans l'Inde, est particulièrement sévère et surtout expéditive. On questionnait en vain le jeune voleur. Son obstination même à ne rien dire exaspérait tout le monde.

— En prison! en prison!... Les juges sauront bien lui faire desserrer les dents et avouer ce qu'il refuse de nous apprendre!

On l'emmenait. Miss Henriette, intriguée en voyant l'Indien lui adresser plusieurs signes énergiques, en manière de supplications, pour qu'elle intercédât sans doute en sa faveur, le regarda mieux et crut le reconnaître pour un jeune garçon qu'elle avait vu souvent, autrefois, à Davidson House.

— Bengali! s'était-elle écriée avec surprise.

Depuis qu'elle avait cessé de le voir, l'enfant avait grandi, mais sans être encore autre chose qu'un adolescent. Néanmoins, sa physionomie extraordinairement intelligente était de celles que l'on n'oublie guère et qu'il est surtout bien difficile de revoir sans qu'aussitôt la mémoire se réveille.

— Bengali! reprit la jeune Anglo-Indienne, mais cette fois du ton qui détermine un appel.

Et comme il ne répondait que par un regard plein d'étincelles;

— Ah! murmura miss Davidson avec un soupir de commisération profonde, j'oubliais que le malheureux a perdu l'usage de la parole.

Cette réflexion provoqua sans doute le retour des pensées de la jeune fille avec un passé fécond en scènes attendrissantes, car elle adressa vivement à Bengali des questions auxquelles celui-ci ne répondit naturellement que par des mouvements de tête négatifs ou affirmatifs.

L'extrême bonté de miss Henriette ne lui permit pas de se demander si le temps seul avait manqué à celui qui avait la chance d'être surpris les mains vides.

— Laissez-le partir! ordonna-t-elle bien vite.

— Mais, mais... observaient les domestiques stupéfaits d'une clémence à leurs yeux si peu méritée.

— Laissez-le partir, vous dis-je! répéta plus sérieusement leur jeune maîtresse.

Il fallut, quoique bien à regret, obéir.

Mais, chose étrange, loin de profiter immédiatement d'une liberté que chaque instant pouvait remettre en question, Bengali ne semblait animé que d'un désir: celui de décider miss Davidson à le suivre.

— Où donc veux-tu que j'aille avec toi? demanda-t-elle, non sans étonnement.

— Là! là! répéta un geste expressif du même individu.

— Bien loin?

— Non! non! répondit un signe de tête énergique.

— Et tu partiras ensuite? reprit la jeune fille, que l'air hostile de ses serviteurs ne laissait pas que d'inquiéter pour le pauvre petit diable qu'elle avait pris en pitié.

— Oui! oui! certifia la pantomime de ce dernier.

— Allons donc!

Et miss Henriette et son entourage se mirent aussitôt à le suivre.

A peine avait-on fait une dizaine de pas, que l'on s'arrêta à son exemple; alors une exclamation de surprise échappa à tout le monde: on se retrouvait juste à l'endroit où la jeune créole s'était abandonnée au sommeil.

Mais un second cri, où l'horreur se mêlait à l'épouvante, ne tarda pas à lui succéder.

L'enfant de l'Inde avait devancé de quelques pas les personnes attachées à sa suite. Il venait de pousser du pied un léger amas de feuilles et d'herbes sèches; et son pied nu montrait une *manilla* fraîchement mise à mort, dont la tête écrasée ne tenait presque plus au reste du cadavre.

En même temps, par une éloquente expression du visage et un signe de la main, le jeune paria semblait dire:

— C'est moi qui l'ai tuée!

Or, le nom seul d'une *manilla*, reptile de la plus petite et par cela même de la plus dangereuse espèce, possède le privilège d'intimider les plus braves.

L'animal vous atteint et vous pique avant que vous vous soyez aperçu de sa présence, et la blessure, quelque hâte que l'on mette à essayer d'en conjurer les funestes effets, est réputée sans remède.

Ainsi, non-seulement rien de réel, excepté son escalade, n'accusait le muet Hindou, mais ce qu'il y avait d'incontestablement vrai dans sa conduite était de nature à provoquer une immense gratitude.

Par un mouvement instinctif, miss Henriette offrit au paria tout ce qu'elle put trouver d'argent dans ses poches et dans celles de ses domestiques.

L'enfant accepta, mais ce ne fut pas sans avoir hésité.

— Prends! prends! cela t'est certes bien dû.

Après quoi, avec une fermeté d'attitude et de langage que l'on n'attend pas habituellement d'une personne de cet âge et de cette condition:

— Va! dit-elle, je ne sais pas... je ne veux pas savoir quel dessein t'amenait dans une enceinte réservée aux seuls familiers de la maison... Je considère avant toute chose que, sans toi, Bengali, je serais morte... Va! et ne te présente plus à Davidson House autrement que par la grille ouverte à tous les étrangers.

Celui qui prêtait l'oreille aux paroles de la jeune Anglo-Indienne avec une attention singulière ne jugea plus sans doute à propos de perdre alors une minute.

Un élan, dont se fussent montrés jaloux des clowns de profession, transporta le muet au delà des touffes élevées de la haie vive qui séparait cette partie du jardin de la libre campagne.

Cependant, miss Henriette avait peur que l'aveu de cette aventure fût désagréable à son père et à la gouvernante.

— Ils m'interdiront, pensait-elle, toute promenade en leur absence; or, parce qu'une *manilla* s'est fauillée ici par hasard, ce n'est pas une raison pour me priver de courir et même de dormir à l'occasion dans le jardin.

Elle recommanda le silence aux témoins de cette scène, et tous promirent une discrétion parfaite.

Bientôt, la jeune créole remarqua son petit sauveur parmi les mendiants d'origines diverses qui, chaque matin, recevaient de ses propres mains des aumônes en nature et en argent, à la grille de Davidson House.

Les meilleurs morceaux, les plus belles pièces de monnaie allaient souvent trouver le sac de Bengali, et cette préférence ne s'adressait pas à un ingrat.

Le jeune paria se montra dorénavant d'une assiduité constante aux distributions quotidiennes qui faisaient bénir miss Henriette comme une sainte à dix milles à la ronde.

Il sut bientôt que sa bienfaitrice professait une véritable adoration pour les fleurs, qu'elle aimait aussi à cultiver elle-même.

Il ne se passa pas, dès lors, de semaine qu'elle ne reçut des échantillons des espèces les plus belles et les plus rares du pays.

Or, quelques-unes de ces fleurs avaient une telle origine qu'il avait souvent fallu risquer sa vie et faire preuve d'un courage presque surhumain pour se les procurer; car ce n'était pas seulement les tiges, mais les racines que Bengali tâchait de rapporter tout entières.

Telle était l'histoire de miss Davidson.

Sir William, Edgard, mistress Trotting et Gustave Gérard n'avaient pu s'empêcher de frémir en entendant parler du redoutable serpent auquel miss Henriette n'avait échappé que par un véritable miracle.

— Assurément, dit le négociant anglais, le service rendu rachète amplement la faute commise... mais la faute en elle-même était grave, puisqu'elle exposait le coupable au châtiment immédiat encouru par les gens pris en flagrant délit d'escalade, c'est-à-dire aux voleurs.

— O mon père! se récria la jeune fille, quelle pensée horrible!... Bengali est, n'en doutez pas, au-dessus de pareils soupçons!

— Pourquoi venait-il ainsi dans le jardin? observa avec méfiance la gouvernante irlandaise.

— Une fantaisie, une gageure peut-être avec les enfants de son âge, parmi lesquels son agilité est bien connue, répondit miss Henriette. Enfin, le dévouement dont je fus l'objet de la part du pauvre garçon n'est-il pas suffisant à lui assurer notre estime et notre appui, en dépit de sa naissance, que l'on ne saurait, en bonne justice, lui reprocher?

La créole anglo-indienne s'était approchée avec un mouvement protecteur du jeune paria; en même temps, son plus doux regard implorait en sa faveur l'indulgence paternelle.

— Je sais, dit en souriant sir William, que les causes que tu défends ne sont jamais perdues... Avoue, au moins, que celle-ci n'était pas difficile à gagner?

— Oh! répliqua-t-elle, pourvu que je gagne, je n'y mets point de vanité, je vous assure.

Non content des bienveillantes paroles qu'il venait de prononcer, sir Davidson ne crut pas trop faire en vidant sa bourse dans les mains de Bengali.

A la vue de cent fois plus d'argent qu'il n'en avait jamais eu en sa possession, le paria frissonnait d'aise et ses yeux lançaient des éclairs.

— Il ne peut absolument rien dire? demanda le négociant anglais. Du moins entend-il? comprend-il?

— Oui! oui! répondirent en même temps un signe de l'Hindou et la voix de sa gracieuse protectrice.

— Eh bien! boy (garçon), dit sir William d'un ton grave, si jamais une honnête existence te semblait préférable à la vie oisive et précaire que tu mènes, tu n'aurais qu'à venir me trouver... Le sauveur de miss Davidson sera toujours le bienvenu chez son père.

Les paroles qu'il venait d'entendre eurent encore plus d'in-

fluence que les nombreuses pièces d'or qui pleuvaient, tout à l'heure, dans ses mains tremblantes.

On put distinguer le témoignage d'un vif attendrissement sur les traits précocement flétris du jeune paria. Plus d'un enfant d'origine européenne lui eût envié l'expression du regard humide qu'il adressait à l'homme assez noblement oublieux des préjugés indiens pour lui offrir une double assistance morale et physique... laquelle souvent a manqué seule à bien des gens pour acquérir une place honorable au milieu de leurs concitoyens.

— Il y a de l'étoffe, certainement, chez ce garçon, observa mistress Trotting ; je suis sûre que s'il le voulait on ferait de lui quelque chose... oui, oui, quelque chose...

La brave Irlandaise ne put développer davantage sa pensée.

Un cri d'oiseau aquatique fendait les airs. Il sortait, aigre et incisif comme celui d'une grenouille, des touffes de sirakys, magnifiques roseaux dont les tiges légères s'élevaient en quantité au bord de la rivière, non loin de laquelle cette scène avait lieu.

L'effet de ce cri sauvage fut immédiat. Il parut rendre à l'enfant issu d'une caste réputée abjecte le sentiment d'une réalité impitoyable évidemment supérieure à toutes les suaves rêveries d'une imagination follement exaltée.

Un tressaillement de la tête aux pieds fut le signal du prompt retour de Bengali sur lui-même. Son front, un instant incliné comme sous l'impression de douces pensées, eut bientôt repris, en se redressant, l'air audacieux qui lui était habituel.

A n'en pas douter, la proposition généreuse du riche Anglais n'avait touché que superficiellement celui qui en était l'objet ; plus certainement encore, l'état de servitude, si brillant qu'il fût en perspective, ne pouvait lui convenir : il tenait trop à son existence indépendante.

— N'en parlons plus ! dit avec regret le père de miss Henriette, que le changement d'allures du personnage avait suffisamment instruit.

Cette scène avait laissé à la grande chaleur, insupportable en ces climats, même pour les indigènes, le temps de venir et de s'éloigner. Il était plus de quatre heures de l'après-midi. On songea à regagner Davidson House.

— Allons ! good Anna ! miss Henriette ! en voiture !

Tom et John, après avoir lestement expédié ce qu'il avait plu au jeune paria de ne point profaner en y goûtant, se livraient aux douceurs du *far niente*, pour lequel, autant que les Italiens, les nègres semblent avoir été mis au monde.

Il fallut de fortes injonctions de leur maître, auxquelles Edgard ne craignit pas d'ajouter les menaces de bons coups de fouet, pour les décider à remettre en état l'équipage.

Quant à ces messieurs, dont les chevaux avaient été sellés et bridés par eux-mêmes, ils étaient déjà prêts à partir.

— Bonjour, Bengali !... A demain !... Merci ! encore merci, pour ton joli bouquet, dit miss Davidson, accompagnant ces paroles d'un geste aussi gracieux que bienveillant.

— Au revoir ! dit Edgard, sous le ton passablement dédaigneux duquel apparaissait une émotion involontaire, au souvenir de ce que l'Hindou avait fait pour une sœur qu'il adorait.

— Au revoir ! ajouta le jeune Français, également impressionné par ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Chevaux et calèches couraient déjà dans la direction de Barrack Poor.

On commençait à ne plus les apercevoir qu'au milieu d'un épais nuage de poussière, çà et là déchiré par les premiers souffles du vent du soir, lorsqu'une voix forte, métallique et vibrante, se fit entendre, à l'endroit même que l'on venait de quitter.

— Oui ! oui ! au revoir !

La famille de sir William eût certes éprouvé un indicible

étonnement, et elle se fût surtout éloignée avec une tranquillité bien moins grande, si elle avait su que l'auteur d'une parole où le ton le plus sarcastique s'unissait aux accents d'une horrible menace, n'était autre que le jeune paria que l'on croyait muet et qui répondait au nom, si doux à l'oreille, de Bengali !

IV

Un avis paternel.

Un vif plaisir, le premier entre tous, à la campagne, est celui de la chasse.

Edgard et son ami Gustave n'avaient pas manqué de se livrer à cet exercice avec une ardeur que tout amateur comprendra.

Déjà une centaine d'oiseaux avaient figuré sur la table, en salmis ou à la brochette ; mais cette preuve d'adresse ne s'était encore manifestée qu'autour du domaine de Davidson House.

— Mon désir, dit Edgar, serait d'entreprendre une véritable chasse, avec ses fatigues, ses émotions, ses dangers.

— Une chasse au tigre, au lion, à l'éléphant, comme j'ai lu quelquefois, avec tant d'intérêt, que cela se pratiquait dans l'Inde ? lui demanda Gustave Gérard.

— Oui.

— Mais cela ne saurait, je suppose, convenir à notre âge, à notre expérience ?

— Oh ! répliqua le jeune créole anglais, avec une animation soudaine dans les yeux et dans la voix, ce que j'ai vu, si périlleux que cela soit, ne me trouverait pas, je vous assure, au-dessous d'une pareille tâche.

— Mais, ajoutait-il plus doucement, on pourrait encore trouver de l'agrément.

— Et de quelle manière ?

— En se contentant des gazelles, des daims, des antilopes, qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin. On les compte par centaines dans les environs ; et voilà, du moins, un produit de chasse présentable !

— Au fait, pourquoi ne pousserions-nous pas une excursion jusqu'aux grands bois et aux montagnes que l'on aperçoit là-bas, et en deçà desquels aucun péril ne nous a été signalé ?

Ces paroles naïvement émises parurent éveiller un mystérieux grief au fond de l'âme du jeune Anglais.

— Ah ! soupira-t-il, sans même encore s'aventurer jusqu'aux endroits que vous désignez, le parc immense dont nous avons parcouru la majeure partie à cheval, avant-hier, avec mon père et ma sœur, ce parc, peu fréquenté à cause de son étendue, offre asile à des kangourous, à des marçassins, à de gros oiseaux qu'il y aurait vraiment plaisir à dépister, à poursuivre, à tuer à la course et au vol.

Edgard mettait à énumérer ces objets une vivacité voisine de l'enthousiasme.

— Et qui nous arrête ? demanda Gérard.

— Un ordre formel de mon père.

— Ah ! s'étonna Gustave. Et quel est le motif de cette défiance ?

— Vous allez le savoir, interrompit sir Davidson.

Le négociant anglais venait d'arriver le plus naturellement du monde ; il avait entendu la question du jeune Gérard ; et tout naturellement encore il s'était chargé de la réponse.

On prit place à l'ombre de la maison, sur des sièges de bambou. Sir William, qui occupait celui du milieu, s'exprima de la sorte, en s'adressant de préférence à son hôte :

— Vous avez remarqué le goût excessif de votre ami pour la chasse. Un autre s'en tiendrait, comme vous par exemple, à prendre ce plaisir dans les environs de notre habitation. Mais Edgard, malgré maintes recommandations de ma part, semble

toujours prêt à me désobéir, en s'exposant au delà des extrêmes frontières de mon territoire. Or, mon jeune ami, reprend sir Davidson, apprenez une chose non moins grave que surprenante : les malfaiteurs ne sont rares, malheureusement, nulle part. Dans l'Inde, non-seulement ils pullulent, mais leur cruauté ne le cède qu'à leur audace, et je suis particulièrement l'objet de la haine de ces misérables, prononça avec chagrin sir William.

— Vous, monsieur !

— Vous, mon père !

— Pouvez-vous l'avoir oublié ? dit le négociant anglais à son fils.

Et dominant une émotion involontaire :

— Une commisération trop facile m'avait engagé à prendre à mon service un malheureux dont j'ignorais les relations avec une société de voleurs et d'assassins. Je prenais Ben Saïd pour un homme réellement digne d'un meilleur sort que celui dont j'accusais naïvement une fatalité aveugle ; erreur !... ce n'était qu'un abominable scélérat. Il fut cause de la mort de plusieurs domestiques, et sans le dévouement des autres, Davidson House n'était qu'un monceau de ruines, après avoir subi le pillage et l'incendie.

— Ah ! quelle horreur ! dit Gustave.

— Edgard était au collège, on ne voulut rien lui apprendre immédiatement ; mais peu s'en fallut que sa sœur, mistress Trotting et son père, ne fussent condamnés à ne jamais le revoir !

— Au moins punit-on les auteurs d'une tentative aussi criminelle ! demanda avec indignation le jeune Français.

— Oui, certes ; ou plutôt les bâtiments qu'ils avaient enflammés se chargèrent, en s'écroulant, de les écraser, de les anéantir presque tous.

— Quelques-uns survécurent ?

— Un seul fut pris, et c'était justement Ben Saïd ; il était sain et sauf. Ce fait lui servit pour se prétendre complètement innocent ; mais à défaut de preuves matérielles, tout plaidait contre lui.

— Je n'eus pas assez d'influence, ajouta sir Davidson avec un soupir, pour lui éviter le dernier supplice ; Ben Saïd fut pendu. Il avait des parents, des complices, des amis : autant de farouches héritiers d'une haine à laquelle ne manqua pas de s'ajouter un furieux désir de vengeance personnelle. Tout ce monde, resté libre, impuni, inconnu, dans les forêts d'alentour, a juré que pas un de ceux qui décrétèrent sa mort ne serait épargné. Comme si cette mort était autre chose qu'un chââtiment mille fois mérité !

— Et ce serment, il y a longtemps qu'il fut prononcé ?

— Un an bientôt, répondit sir William, après un instant de réflexion.

— Un an ! dit Gustave Gérard, et pas une tentative n'eut lieu contre vous ou d'autres personnes depuis cette époque ?

— Pas une seule.

— Cela n'autorise-t-il pas à croire que ces gredins ont abandonné leurs projets sanguinaires ? demanda encore le jeune Français.

Sir Davidson hocha tristement la tête et ajouta :

— Ce retard signifie que l'occasion ne s'est pas encore présentée.

— Elle ne se présentera jamais ! interrompit Edgard.

— Détrompez-vous, monsieur, répondit le négociant anglais, vivement froissé de la constante légèreté d'esprit avec laquelle son fils traitait ses prudentes recommandations... elle ne manquerait pas le jour où trop d'ardeur vous entraînerait vers les lieux écartés qui servent de repaire aux vengeurs de Ben Saïd.

Malheureusement Edgard était alors dans les dispositions fâcheuses que nous connaissons tous plus ou moins, où de sages

paroles nous trouvent rebelles et même prompts à tourner en ridicule ce qui ne devrait inspirer que le respect.

— Voilà, s'écria-t-il, pourquoi mon père ne veut pas que nous allions à la chasse !

La voix grave de sir William interrompit l'enfant indocile.

— J'explique mon refus de manière qu'il ne laisse supposer ni un caprice, ni un abus d'autorité paternelle... c'est, je crois, montrer assez de confiance dans le jugement de ceux qui m'écoutent.

Puis, avec un sourire à l'adresse du jeune Français :

— M. Gérard me trouve-t-il trop exigeant ? ajouta sir Davidson.

— Oh ! non, certes, monsieur !... et quand même il y aurait, ce qui n'est pas du tout mon avis, un peu d'exagération dans vos conseils de prudence, vous obéir n'est-il pas ce que nous avons de mieux à faire ?

Cette réplique, et surtout les intonations qui l'accompagnaient, devaient plaire d'autant plus au maître de la maison qu'elles contrastaient davantage avec les paroles de son fils.

Aussi M. Davidson s'empressa-t-il d'ajouter :

— Mes chers enfants, je ne suis point ennemi juré du plaisir, au contraire ; je le prouve en vous accordant l'accès du parc, mais, entendez-moi bien, du parc seulement ; l'oubli, même involontaire, de cette condition expresse, atteindrait à mes yeux les proportions d'une faute impardonnable ; ai-je besoin de vous le faire observer davantage ?

— Non, monsieur.

— Ainsi, j'ai votre parole ?... à tous les deux ? insista sir William.

— Oui, monsieur.

— Oui, mon père.

— Eh bien ! voilà qui est convenu... allez à la chasse quand vous voudrez.

— Dès demain, dit Edgard, attendu que le délai accordé à Gustave commence à bien s'avancer.

— Demain, soit ; malheureusement je ne pourrai vous accompagner.

— Vous allez à Calcutta, mon père ?

— Un rendez-vous irrémédiable m'y appelle ; je pense revenir coucher à Davidson House. En tout cas, il va sans dire que vous serez rentrés avant moi. La tombée du jour ne doit pas vous surprendre hors de la maison.

— Monsieur, répondit Gustave Gérard, je vous en fais la promesse au nom de mon ami comme au mien.

Alfred SÉGUIN.

(La suite au prochain numéro.)

TRANSFORMATION

Le temps ne détruit rien ; ce qu'on nomme vieillesse
Est l'effet d'un travail constant, fastidieux,
Pour qui ne pressent pas un but mystérieux,
Du principe qui crée ou transforme sans cesse.

Les sages, les héros dont l'histoire intéresse,
Ceux dont la poésie a fait des demi-dieux,
Sont en nous : car nous tous sommes ce qui fut eux
Dans les siècles fameux de Rome et de la Grèce.

Tout ce qui vit, qui pense, a mille fois été
Naissant, vivant, aimant et mourant pour renaître,
Changeant de nom, d'aspect, de personnalité.

Esprit, intelligence, instinct, vitalité,
Rien ne meurt pour finir, rien ne doit cesser d'être.
La mort, c'est le sommeil de l'immortalité.

BENOÎT J. M.

REVUE DES MAGASINS

La maison de la *Châtelaine*, rue du Bac, 34, vient d'offrir au public une véritable surprise, la plus agréable qu'elle pût imaginer. Nous voulons parler d'une coquette exposition d'articles fantaisistes empruntés à tous les genres dont s'est emparée la haute mercerie, et qui a obtenu un grand et légitime succès.

Nous y avons, pour notre part, remarqué nombre d'objets qui méritent l'attention des femmes élégantes et de goût. Nous citerons notamment une blonde, forme coquille ou feuille de lotus, perlée de jais. Rien de charmant comme cette légère dentelle, destinée à être appliquée sur les tissus légers aussi bien que sur le velours et la soie.

De jolies voilettes se présentaient avec tout l'attrait du mystère. A travers leur transparence habilement ménagée, le visage doit apparaître sous une teinte adorable. Rien de plus vaporeux que le grand voile *Dona Sol*, au semis de jais, avec ses longs bout rejetés sur les épaules ou venant se nouer négligemment sous le menton.

Il y avait là encore une immense collection de ruches Agnès Sorel, Marie Stuart, Saint-Mégrin, en tulle, gaze ou tarlatane. Non loin, un magnifique assortiment de rubans empruntant leurs teintes suaves à toutes les fleurs de mai.

Donnons une mention au chapeau *Trouville*, à 6 fr. 50, appelé certainement à un grand succès. Il est en paille anglaise, de forme très-élégante, à fond bouillonné et orné d'une fraîche guirlande de fleurs. Le chapeau *Berry*, en paille de riz et tulle perlé, est un vrai bijou.

Enfin à toutes les femmes qui, durant les longues journées passées à la campagne, aiment à se livrer à mille petits travaux de couture et de broderie, la *Châtelaine* offre des assortiments complets de mercerie qui pourront être d'un grand secours; cette maison acquiert ainsi de nouveaux droits à la faveur méritée dont elle jouit.

— Les tissus indiens et les foulards se porteront beaucoup cette saison, leur succès est certain; il a été consacré déjà par nos principales maisons de couture qui confectionnent, avec ses tissus, de ravissantes toilettes irréprochables au point de vue du goût, de la distinction et de l'élégance.

En fait de nouveaux tissus remarquables au *Comptoir des Indes*, nous signalerons à nos lectrices : le *Goaly*, étoffe à pans, écarpe, qui s'emploie comme tunique sur dessous de couleur; ce tissu qui ne se fait que d'une seule teinte, pourra remplacer avec avantage les robes brodées adoptées par les élégantes; il est vendu 96 francs par 8 mètres, et contrairement aux autres tissus indiens, il ne mesure que 60 centimètres de largeur.

Ce tissu, exclusif au *Comptoir des Indes*, constitue pour nous une des plus heureuses innovations de la mode, il produit un effet séduisant et irrésistible.

C'est toujours au *Comptoir des Indes* qu'il faut demander le crêpe *Osaka*, étoffe souple et soyeuse qui remplace définitivement le crêpe de Chine, en toutes nuances nouvelles, ainsi que le *Bénarès* dont nous avons vu la collection complète; quarante-quatre teintes différentes unies en toutes couleurs claires ou foncées. On fait, avec cette étoffe solide, des costumes de rue du meilleur goût, une teinte unique ou bien plusieurs tons mélangés et harmonieux. Parmi les autres étoffes, il faut encore classer le *Bangalore* à rayures brochées en toutes nuances idéales, et le *Rhotian* à brochage satiné en teintes mixtes.

En foulard ordinaire, on trouve au *Comptoir des Indes* un très-grand choix de robes charmantes, à 38 francs et 55 francs la robe, par huit mètres ayant 85 centimètres de largeur.

Pour compléter l'élégance des toilettes de foulard, le *Comptoir des Indes* a eu l'heureuse inspiration de confectionner des écharpes de crêpe de Chine frangées qui ne valent que 28 francs, et s'assortissent parfaitement à toutes les robes-éditées par cette maison de premier ordre. Ces écharpes, qui mesurent 2^m,60 de longueur sur 45 centimètres de largeur, se prêtent on ne peut mieux à toutes les fantaisies du goût. Dans l'intérêt de sa nombreuse clientèle, le *Comptoir des Indes* a pris l'initiative d'envoyer robes et garnitures complètes; il suffit d'en faire la demande à l'avance. Ces garnitures se composent d'abord de franges de soie (effilé cordonnet), de 7 centimètres de hauteur en toutes nuances à 5 fr. 50 le mètre et à 5 francs le mètre en 6 centimètres, puis de guipure de laine écarpe. Cette guipure faite à la main, de 8 à 10 centimètres, vaut 3 fr. 40, 3 fr. 65 et 6 fr. 40 le mètre. Pour la teindre en toutes nuances, c'est une augmentation de 75 centimes par mètre.

Toutes les marchandises sont expédiées franco au-dessus de 25 francs. Quant aux échantillons, ils sont envoyés franco, retour compris, en province et à l'étranger.

C'est là une grande facilité, qui permet de faire un choix de toilettes sans sortir de chez soi. S'adresser au *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol, 129).

— Les costumes de demi-saison de mademoiselle Marie BATAILLOX, d'une suprême distinction, obtiennent le plus grand succès. Mélange harmonieux de soie ou de laine, ils se composent d'un jupon de faille ou de foulard croisé, sur lequel sont posées des garnitures de cachemire ou d'un tissu indien quelconque, soit des bouillonnés coulissés ou bien des volants plissés ou froncés. Si les volants montent derrière jusqu'à la taille, le devant de la jupe est uni; tandis que si le tablier est richement orné, la traîne est unie derrière, on l'accompagne par une écharpe nouée ou une ceinture en large ruban. Il n'est pas de costume de demi-saison qui ne soit complété par une confection; les mantelets, les écharpes et les petites casaques ajustées sont d'une forme charmante et coquettement ornées chez mademoiselle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

En fait de robe de diner, nous avons vu dans l'élégant entresol de la rue Thérèse 5, plusieurs toilettes du plus grand air; une robe de faille bronze à traîne avec tablier de faille bleue bouillonné, les bouillonnés séparés par des feuillages de velours bronzés remontant à la taille. Corsetage décolleté en carré avec gilet bleu pâle, dentelle blanche en collerette remontante.

Toutes les créations de mademoiselle Marie Bataillon s'imposent d'elles-mêmes, elles n'ont pas besoin de commentaires; il suffit de les voir pour les désirer.

— Sont-ils assez jolis, assez frais, assez séduisants, les chapeaux de mesdames BRUNHES et HUNT? Comme ils coiffent avec charme et rendent toutes les femmes jolies!... Le chapeau *Orphée* en paille anglaise, avec ses franges de fleurs tombant sur la coiffure, est un modèle inédit que nous recommandons aux jeunes et frais visages; la vraie coiffure de *Chloé* dans toute son élégance mythologique. Le chapeau *Merveilleuse* se portera tout l'été, on le garnit de nœuds de ruban assortis aux toilettes et de fleurs posées en touffe de côté ou en diadème. Les couronnes de fleurs font fureur cette saison; le chapeau *Léopold Robert* en fleurs des champs, les *Cérès* de fleurs variées, sont adoptés par les élégantes; mais à la ville, pour les sorties à pied, nous préférons les chapeaux plus simples dont mesdames Brunhes et Hunt, ont le secret. Pour les toilettes habillées, le théâtre et les promenades en voitures, les chapeaux surchargés de fleurs et même uniquement en fleurs de mesdames Brunhes et Hunt conviennent tout particulièrement; mais pour la rue, il faut s'en rapporter au goût sûr de ces artistes en matière de l'élégance et de distinction. En général, chaque toilette doit avoir un chapeau assorti.

Mesdames Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4), coiffent jeune et embellissent toutes les femmes. De là le succès de leurs ravissants chapeaux.

— Quand les femmes élégantes et les gens du monde ont adopté un parfum, il devient à la mode; c'est ce qui est arrivé pour l'essence d'opopanax de la *Corbeille fleurie*, dont la consommation augmente chaque jour davantage, le genre le veut ainsi... Il en est de même du reste de tous les produits si variés de la maison PINAUD-MEYER; la crème-noige, le lait d'Hébé, la pâte callidermique pour les mains, n'ont rien perdu de leur vogue. Il faut joindre à ces produits exclusifs de la *Corbeille fleurie*, l'eau de toilette à l'opopanax, la lotion callidermique et des savons exquis onctueux et embaumants au suc de laitue, au lait d'Hébé et à l'opopanax.

Tous ces produits divers, essentiellement hygiéniques, embellissent la peau, la tonifient, l'idéalisent en la parfumant d'agréables senteurs. On ne saurait oublier que la *Corbeille fleurie* possède toute une série de produits aux violette de Parme, dont le parfum doux et suave convient aux femmes malades et nerveuses.

On est en outre sûre de trouver dans cette maison de parfumerie, toutes ces inutilités indispensables à l'élégance raffinée des gens du monde. (Boulevard des Italiens, 30.)

SPÉCIALITÉS

L'*Eau de Cologne des sultanes* a plus que justifié nos prévisions, elle est demandée de tous côtés et appréciée à sa juste valeur. Tout le monde veut employer pour la toilette cette eau parfumée contenue dans un petit flacon aussi original. C'est un corset sultane qui renferme dans sa forme gracieuse cette nouvelle eau odorante qui, avant tout, est hygiénique. Quelques gouttes dans un mouchoir suffisent pour faire disparaître migraines et maux de tête; nous la conseillons aussi comme frictions fortifiantes pour les enfants et femmes délicates.

Cette *Eau de Cologne des sultanes*, rendra de grands services pendant la belle saison et évitera les fatigues occasionnées par les chaleurs. Avant de partir pour la campagne, nous ne saurions trop conseiller à nos lectrices d'en emporter une provision.

S'adresser chez DE PLUMET rue Vivienne, 33.

L. ROUVENAT *, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.